

Loisirs dans la Rome Antique

Newton Cunha

Les premiers loisirs à Rome étaient initialement déterminés, et de façon évidente, par des œuvres pastorales et rurales, appelées *otii dies*, comme on les trouve chantées par Lucrèce (*De rerum natura*, chant V, 1440-1460): "L'homme a appris à imiter les voix claires des oiseaux, avant de faire entendre les poèmes ornés de douces mélodies. Les soupirs du zéphyr, à travers les chalumeaux, enseignaient les flûtes agrestes. Puis, peu à peu, les douces lamentations des flûtes sous les doigts des chanteurs dans les bois et les jungles ont retenti; flûte, invention des jours de repos des bergers. Ainsi se sont révélés à la lumière de la raison tous ces arts qui adoucissent notre vie" (*At liquidas avium voces imitari ore ante fuit multo quam levia carmina cantu concelebrare homines possent aurisque iuvare, et zephyri cava per calamorgo um sibila primum agrestis docuere cava inflare cicutas inde minutatim dulcis didicere querellas, tibia quas fundit digitis pulsata canentum, avia per nemora ac silvas saltusque reperta, per loca pastorum deserta atque otia dia. Sic unum quicquid paulatim protrahit aetas in medium ratioque in luminis eruit oras*).¹

On trouve des références similaires dans les *Géorgiques* de Virgile: "avec toi (agriculteur), adore Cérès toute la jeunesse rude, et pour elle mélange ton lait, la ruche et le vin doux; trois tours donnent à la victime propice autour des nouvelles moissons, et tout le chœur

¹ Traduction personnelle.

et le champ fier avec des cris invoquent la faveur de la déesse; et que personne n'ose récolter le désordre des épis mûrs sans avant, avec des feuilles tordues de chêne-liège, ne donne la danse agitée et ne chante pas à sa louange" (livre premier). À travers ces citations, on peut voir que le loisir des anciens latins, intégré au travail agraire, était généralement rempli de chants et de danses, de plantations et de récoltes, rendant hommage aux dieux et à la nature aux jours de repos, c'est-à-dire les jours fériés. Mais le poète lui-même, un homme urbain et cultivé, termine les *Géorgiques* en disant dans quelles circonstances il pourrait les écrire: "en ce temps-là, l'aimant Parthénope me donna, Virgile, de quoi me garder, s'épanouissant dans des études de doux loisirs et que, pour me divertir, je fis chanter les bergers" (quatrième livre).²

Et Horace n'a pas oublié les loisirs dans ses Odes, comme on peut déjà le voir dans la première: "Il y a ceux qui ne méprisent pas un verre de Masico vieilli, ni ne consomment une partie de la journée entière, tantôt allongés sous un buisson vert, tantôt près du lieu où naît docilement une fontaine sacrée. Ou bien il conseille à un personnage imaginaire, pendant l'hiver enneigé: "Tempérez la rigueur du froid en jetant du bois sur le feu et faites sortir, ô Taliarco, du vin abondant de quatre ans, mûri en cuve sabine... Et puisque vous êtes jeune, ne dédaignez pas les amours douces et n'évitez pas de danser, alors que votre verdeur est loin du tardif grison. Quand le moment est venu, cherche les places des gens, cherche la musique de la nuit" (ode neuvième).

² Virgilio, P. M. e Horacio, Q., *Obras Completas*, M. Aguilar Editor, Madri, 1945 (traduction latino-espagnole de Lorenzo Riber).

Il est intéressant de noter que chez les trois auteurs mentionnés ci-dessus, qui sont dans la transition de la République à l'Empire, le mot *otium* désigne déjà le temps libéré des engagements civiques et religieux (edilité, questura, senatoria ou sacerdoce, par exemple), en ce qui concerne la classe des patriciens et des chevaliers, ainsi que les activités alors choisies, et aussi le temps libéré personnellement du travail en ce qui concerne les clients, les libérés et les plébéiens (qui pourraient aussi avoir accès à certaines fonctions publiques). C'est pourquoi, chez des auteurs plus anciens comme Quintus Ennius - actif dans la transition entre le III^e et le II^e siècle avant notre ère - le même mot ne s'appliquait qu'à la période de trêve des armées romaines et à la vie commune dans les casernes.

Déjà à l'époque de la monarchie, on rapportait des fêtes rustiques (*feriae rustici*), telles que les *robigoalia*, *floralia*, *compitalia* et *palilia*, auxquelles convergeaient des rites religieux et des vœux relatifs à un moment précis des travaux agricoles (plantation, prévention des parasites, récolte) englobant également des divertissements, des spectacles ou des concours. Les *robigoalia*, par exemple, instituées par le roi Numa (VII^e siècle avant J.-C.) et tenues le 25 avril, étaient destinées à prévenir la propagation d'une maladie des céréales, la rouille. Il y avait un défilé hors de la ville, le sacrifice d'un chien ou d'une chienne roux (près du ferrugineux), l'invocation des dieux et, enfin, la promotion des races jeunes et adultes. Les floralies, officiellement consacrées en l'an 513, avaient pour but non seulement de célébrer la déesse Flore (*Mater florum*, comme le chant Ovide) et le retour du printemps, au début du mois de mai, mais aussi d'exorciser la stérilité des plantes. Très simples au départ, leurs danses se sont converties, en raison des caractéristiques de fécondité et de renouvellement du cycle biologique, en présentations

chorégraphiques obscènes par des femmes nues (y compris des courtisanes).

Quant aux Lupercales, dont les origines sont incertaines et diversement racontées par Plutarque (*Vie de Romulus*), Dionysos de Halicarnasso (*Antiquités romaines*) et aussi Ovide (*Fastos*, II), elles sont liées à l'époque de la plus grande apparition des loups affamés (*lupi*) dans les champs, après la période de maigreur de l'hiver, ou à l'histoire de la fertilité redécouverte par les femmes romaines au temps de Romulus. Elles ont eu lieu en février, consistant, outre les rituels d'offrandes, en une course d'hommes vêtus uniquement de peaux de chèvre sacrificielles, placées autour de la taille, et ont duré jusqu'à l'ère chrétienne, car le pape Gélase I, en 495, a même écrit une lettre contre cette célébration païenne des fidèles catholiques.

La culture du divertissement et de la fête, plus caractéristique des Romains que des Grecs, se révèle déjà dans le nom utilisé par les Latins pour les représentations théâtrales - *ludi scaenici*, c'est-à-dire les jeux de scène - qui ne se sont répandues qu'après les guerres puniques, du temps de Livius Andronicus et de Gnaeus Névius, tous deux auteurs de tragédies et de comédies. Plaute, acteur et comédien extrêmement fécond (environ 130 pièces), actif dans la transition des IIIe et IIe siècles, est devenu la grande référence du théâtre romain, non seulement pour la description sociologique et les mœurs (*costumes*) de son époque, mais aussi pour la fixation de types copiés plus tard par la *Comedia dell'arte*, tels que le soldat vantard, l'esclave rusé, les parasites adultères, les couples amoureux en difficulté.

Les *ludi romani* ou *ludi magni*, en l'honneur de Jupiter, ont été institués à l'époque républicaine au milieu du IVe siècle et ont été pratiqués en septembre. Pendant longtemps, ils ont été limités aux

combats et aux courses, et ce n'est qu'à la fin du troisième siècle que les tragédies et les comédies latines ont été incluses. Selon Cicéron (in *Verrem*, II, acte d'accusation contre Caius Verres), il y avait une pause de 45 jours entre le Ludi Magni et le Ludi Victoriae Sullanae, ce qui signifie que la grande fête se terminait vers le 19 du mois. Mais avant cela, du 6 au 13 juillet, il y avait les Ludi Apollinari, établis au consulat de Fulvio Flacco (212 av. J.-C.), dédiés, comme leur nom l'indique, au dieu Apollon, et composés à la fois de courses de chevaux et de représentations théâtrales, notamment celles de la *toga praetexta* (avec des personnages romains d'origine patricienne ou des chevaliers).

Mais les fêtes qui ont peut-être le plus influencé l'émergence du carnaval au Moyen Âge sont les saturnales. C'est une époque où le dieu Saturne a été réintrônisé et où l'on se souvient de l'âge d'or mythique à la fin du mois de décembre (à l'époque de Domitien, la période était fixée entre 17 et 23). À cette époque, comme on le sait, les esclaves pouvaient se considérer comme des hommes libres et se comporter comme tels; un *princeps* était élu par tirage au sort pour porter un masque et des vêtements à reflets rouges, symbole des forces inférieures, des profondeurs du sol, qui devaient être apaisées par des fêtes en son honneur et des cadeaux. Habituellement, les saturnales commençaient par des banquets et pouvaient facilement dégénérer en rituels orgiaques.

Pendant la plus grande partie de l'empire, et compte tenu de sa richesse, tant à Rome et à Athènes que dans les grandes villes d'Italie et dans les territoires actuels d'Espagne ou de France, une grande partie de la vie des citoyens se déroulait en dehors de l'environnement domestique, c'est-à-dire sur les places et dans les bâtiments publics qui offraient gratuitement les services ou les

conditions d'une *domus*. Les fontaines d'eau et les toilettes étaient nombreuses et dans tous les quartiers, il y avait des spas (saunas), avec des lieux pour les massages, les palestres (pratique d'exercices physiques), la lecture de parchemins (espace bibliothèque) ou des salles pour les réunions et les conversations entre amis et connaissances. Dans ces lieux, on discutait beaucoup de politique, faisant des bains le substitut de l'agora grecque. Ils ont également servi au développement de l'architecture et de la décoration publique romaine, par l'application de marbres sur les façades, communément grandioses, et de mosaïques sur les sols.

On sait que la journée de travail à Rome commençait entre six et sept heures du matin, selon l'office ou l'affaire, et se terminait entre midi et une heure de l'après-midi, ce qui nous montre qu'une grande partie de la population adulte non esclave avait beaucoup de temps libre. En outre, au cours de l'année, il faut ajouter les *dies festi* (jours de fête ou de célébration, dont certains ont déjà été mentionnés), consacrés aux nombreuses divinités, et les *feriae publicae*, les jours fériés, devenus fréquents après Auguste, commémorant les victoires et les conquêtes de l'empire. Pour cette raison, il était courant que le public afflue aux courses de chevaux et de voitures (chars et quadriges) qui se déroulaient au Cirque Maxime, une structure prodigieuse de 600 mètres de long et 140 mètres de large, pouvant accueillir, à l'époque de Jules César, 250.000 spectateurs (selon Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, livre 36).

Parallèlement à ces compétitions équestres, l'autre grand spectacle public de tout l'empire est le combat de gladiateurs, ou gladiateurs et bêtes, qui se déroule dans des amphithéâtres (comme le Colisée, le plus imposant de tous) et des cirques. De tels combats apparaissent dans la région de l'Étrurie, en 264 avant J.-C., en

hommage aux guerriers morts, étant pris et entraînés dans des écoles spéciales les prisonniers de guerre, les esclaves et les criminels. Certains spectacles sont devenus célèbres dans l'Antiquité, comme celui promu par Jules César, avec 300 paires de gladiateurs, celui de Domitien, parmi les femmes et les nains, et le plus grand de tous, Trajan, avec 5 mille paires de combattants.

L'existence de toutes les fêtes annuelles et des spectacles de *plebei*, offerts gratuitement, complétait l'habitude instituée dans la République et maintenue dans l'Empire, celle de la distribution des céréales (*lex frumentaria*) ou de leur vente directe à des prix inférieurs à ceux du marché. C'est ainsi que Juvenal, dans ses *Satyres* (X), a écrit la célèbre phrase selon laquelle *populus duas tantum res anxius optat, panem et circencis* - le peuple attend anxieusement deux choses, le pain et le cirque. Tout cela prouve que le divertissement de masse n'a pas été créé à la suite de la révolution industrielle, mais avec la société esclavagiste romaine.

À l'autre extrémité du loisir populaire et de masse, c'est-à-dire du loisir personnel, solitaire et savant, on trouve l'œuvre et l'examen de Sénèque (*De otio*), un texte de grande sagesse de celui qui a su concilier stoïcisme et épicurisme grec. Le texte nous rappelle la maxime stoïque selon laquelle le souverain bien (*summum bonum*) est de vivre selon la nature; mais la nature nous a formés non seulement pour l'action, mais aussi pour la contemplation des choses (pour la philosophie, pour la science, pour les arts). Et étant d'accord sur le fait que, parce que nous vivons nécessairement en société, il est très difficile d'être immunisé contre les vices, il n'y a donc pas d'autre moyen de les éviter que de s'isoler, chaque fois que cela est possible (si nous pensons que les vertus sont meilleures que les vices, sinon...). Seul ce fait peut nous rendre un peu meilleurs, même

si rien ne nous empêche, en vivant à part, d'approcher des hommes vertueux, soit personnellement, soit en lisant, et en extrayant un exemple avec lequel modeler notre vie. Et cela n'est possible que dans une vie tranquille, loin du public, de la masse et de la médiocrité habituelle. Ainsi, notre vie peut se dérouler de manière uniforme et constante, sans être perturbée par les idées et les appels les plus divers et opposés. De plus, si les nombreux maux qui nous affligent ne suffisaient plus, nous passerions d'un vice à l'autre par nécessité, naïveté ou plaisir éphémère. Gardons au moins l'un d'eux, celui qui nous est le plus familier et le moins nocif.

Déjà à l'époque, Sénèque regrette de voir qu'au milieu de l'action de la vie quotidienne (surtout lui, qui a vécu une vie politique extrêmement dangereuse, non seulement sous le règne, mais à la cour de Néron, en tant qu'ancien précepteur puis son conseiller), le tourment qui est de voir que nos choix, en plus d'être mauvais, sont très inconstants, ébranlé que nous sommes ici et là, comme par le vent et la brise, dans un remous de désirs, nous consacrant tantôt à une chose, tantôt à une autre, parce que nous sommes toujours dépendants de l'opinion ou du consentement des autres, surtout dans les luttes propres aux pouvoirs politiques ou institutionnels (dans le monde actuel de la publicité envahissante et de la perte de vie privée, causées par les réseaux informatiques, je crois que notre riche philosophe se retrouverait dans une impasse, sauf pour la folie ou le suicide, qu'il a été contraint de commettre dans la vie réelle). En poursuivant sur le sujet, écrit-il: "Mais que fais-tu, Sénèque? Tu as trahi ton école? Tes compagnons stoïques disent clairement qu'il faut participer à la vie active jusqu'au dernier souffle, se donner au bien commun, aider les hommes, agir, bref, de façon concrète, faire un effort en première personne... Pourquoi greffer les préceptes

d'Epicure sur ceux qui sont fondamentaux dans Zenon?... Maintenant, je vais te démontrer que je ne prends pas mes distances par rapport aux enseignements de l'école stoïque, tout comme ses disciples ne se sont pas éloignés. Et je te prouverai en te disant seulement deux choses: premièrement, qu'on peut se consacrer entièrement à la contemplation, après l'enfance, en cherchant une norme de vie adéquate et en la pratiquant de façon isolée; deuxièmement, qu'on peut le faire différemment, même si on s'est déjà engagé dans la sphère sociale, quand la vie penche vers le coucher du soleil, en transmettant aux autres les témoignages au soin des choses pratiques, comme le font, par exemple, les Vestales, qui répartissent leurs tâches selon l'âge, d'abord en apprenant les rites sacrés et, à la fin de toute la formation, en se consacrant à l'enseignement. .. Epicure a dit: "Que les sages ne participent pas à la vie publique, sauf dans certaines circonstances. Zenon, au contraire: "Le sage participe à la vie publique, si rien ne l'empêche. Le premier soutient l'isolement comme un principe, l'autre comme une occasion. Imaginons deux types d'État, l'un immense et vraiment ainsi, dans le sens où il embrasse divers dieux et peuples, et dans lequel notre regard ne se fixe pas sur tel ou tel petit angle, mais mesure les limites suivant la course du soleil; l'autre, beaucoup plus petit et spécifique, dans lequel nous sommes nés par le destin... Nous pouvons servir au maximum même en menant une vie de retraite, consacrée à la méditation et je ne sais pas comment nous pourrions faire mieux, mais à condition que ce soit [la retraite] consacrée à l'étude et à la pratique de la vertu, en se demandant si c'est seulement une ou s'il y en a tant, si ce qui rend quelqu'un vertueux est la nature naturelle ou l'éducation... Nous disons que le plus grand bien est de vivre en accord avec la nature, et notre nature a deux visages, l'un

tourné vers la contemplation et l'autre vers l'action. Quant à la première, la contemplation, la preuve de sa validité réside dans le fait même que notre désir de connaître l'inconnu et le vivant est l'intérêt de ce qui est rapporté ... c'est ce qui nous amène à explorer les secrets les plus profonds, à consulter des livres et à connaître les gens. Cette curiosité nous a donné la nature qui, consciente de son propre art et de sa fascination, a créé les témoignages d'un spectacle admirable... Et si l'État idéal, bien que figurant dans notre esprit, ne se trouve nulle part, alors la vie contemplative s'impose à tous comme une nécessité, étant une ancre de salut".

En bref, les loisirs savants ou contemplatifs sont extrêmement utiles pour la vie pratique des jeunes et des adultes, et combent de manière tranquille et séduisante l'inévitable et solitaire période de la vieillesse.